

AUTREMENT DIT

Ce que traduire veut dire

François OST

Facultés universitaires Saint Louis, Bruxelles

ost@fusl.ac.be

C'est un paradoxe non dénué d'ironie qu'il soit impossible de parler de la traduction sans être aussitôt engagé dans les affres la traduction elle-même. Impossible d'en parler de l'extérieur, comme d'un point de vue de Sirius non babélien; impossible de mobiliser une séquence de termes qui diraient son sens - un sens stabilisé et universel - qu'on pourrait rendre ensuite dans n'importe quelle langue. Voudrait-on la définir qu'on serait immédiatement contraint de multiplier des paraphrases laborieuses, de filer des métaphores plus ou moins heureuses, de suivre le fil embrouillé de son étymologie, de se pencher sur ses usages historiques et ses rendus en diverses langues¹.

C'est que le langage lui-même est un milieu plus qu'un outil, une expérience plus qu'un instrument. Inutile donc de chercher à le considérer comme du dehors, en se servant de mots comme de l'arsenal d'une pensée *ready made*. On est toujours déjà dedans ; immergé inexorablement dans ses eaux troubles, compromis dans ses approximations - qui sont cependant aussi des promesses. De plus, loin d'être une réalité statique, le langage est une institution vivante : on ne se baigne jamais deux fois dans le même texte, pas plus qu'on ne traduit deux fois Héraclite à l'identique.

Nous voilà donc contraints de traiter de la traduction sur un mode traductif ; cela, au moins, devrait déjà nous instruire sur l'importance de son rôle. On aurait pourtant aimé, comme nous y invite U.Eco, pouvoir donner de la traduction cette définition rassurante : " traduire, c'est dire la même chose en d'autres langues"². Sans doute, mais que savons-nous, au juste, de cette *chose* dont il est question dans le texte ou le discours ? Et comment mesurer cette *mêmeté* dès lors qu'il est question d'*autres* langues ? Et puis encore ceci : quelles sont les limites séparant une *langue* d'une autre (l'argot, le patois, l'ancien français sont ils une autre langue que le français ?) ? Par ailleurs, sommes-nous tellement assurés de savoir ce que *dire* veut dire dès lors qu'il est si souvent question de taire, de sous-entendre, voire de suggérer le contraire de ce qu'on dit. *Autrement dit*, traduire ,

¹ En ce sens, J. SALLIS, *On Translation*, Bloomington, Indiana University Press, 2002, p.21.

² U. ECO, *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*, traduit par M.Bouzaher, Paris, Grasset, 2006, p.7.

serait dire la même chose en d'autres mots ? Mais alors, pourquoi serait-ce autrement dit si c'est pour dire la même chose ? Serions-nous au rouet ?

Le mouvement, dit-on, se prouve en marchant; ainsi en va-t-il aussi du langage : il s'éprouve en parlant. Et de même de la traduction, en dépit de toutes les trahisons qu'on lui prête . "*Et pourtant, elle tourne*"... Voici donc un premier tour de manivelle : le constat que la traduction , si elle s'entend d'un produit (les traductions qu'on édite, qu'on rémunère, qu'on critique), est avant tout une activité, un processus en marche. C'est pourquoi Henri Meschonnic est bien inspiré d'écrire une *Poétique du traduire*, et plus tard une *Ethique et politique du traduire*. La traduction-produit, arrêté sur image, ne saisit pas le mouvement , ne rend pas justice à la force des mots, à ce qu'ils *veulent* dire, au-delà de ce qu'ils ont dit et ainsi condamne le traducteur, alors que le traduire (la traduction-processus) prend cette énergie en charge et lui accorde à tout le moins le sursis . Par où se dévoile la nature foncièrement historique du traduire, ainsi que le caractère dynamique de la langue : *energeia* plutôt que *ergon* dirons-nous.

Deuxième tour de manivelle : la distinction entre traduction et interprétation. A nouveau les abysses philosophiques menacent. Commençons donc par le plus quotidien : les deux activités, assurément fort différentes, du traducteur et de l'interprète, auxquelles répondent des filières de formation distinctes dans les Facultés de traduction et d'interprétariat. On s'accorde, là au moins, pour convenir que le traducteur travaille sur des textes écrits, alors que l'interprète rend - consécutivement ou simultanément - la parole vive³. De nombreuses langues reproduisent cette dualité : l'anglais, distingue *translator* et *interpreter*; l'italien *traduttore* et *interprete*, l'espagnol *traductor* et *intérprete* . L'allemand, quant à lui, évite le problème philosophique en distinguant *übersetzer* et *dolmetscher* (l'intermédiaire qui vous dépanne dans le domaine des échanges touristiques, économiques, ...). En revanche, pour le premier groupe de langues, impossible d'échapper au piège linguistique, car si l'interprète est l'homme de l'oralité et des échanges quotidiens, il est aussi le savant exégète qui s'abîme dans les profondeurs du texte écrit. Et nul ne pourrait nier par ailleurs que toute traduction commence précisément par une interprétation du texte à traduire. On croyait pouvoir couper le noeud gordien qui entrelace l'interprétation et la traduction, et le voilà qui se resserre aussitôt. Non content de devoir enregistrer, à propos de ces deux termes, un non-recouvrement partiel d'une langue à l'autre (encore le test n'a -t-il été pratiqué ici que sur un minuscule échantillonnage de cinq langues), nous devons, de surcroît, prendre acte d'une ambiguïté fondamentale au sein même de la langue française : interpréter et traduire résistent à la dissociation. *Voudraient-ils* nous dire quelque chose de leur intime solidarité ?

A vrai dire ce débat terminologique nous conduit à un des problèmes philosophiques les plus complexes que soulève la pratique traductive : son

³ J.-R.LADMIRAL, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard (Tel), 1994, p.11.

rapport à l'activité interprétative. Selon certains, la traduction n'est qu'une modalité de l'interprétation; elle s'entend dans le sens restreint de "transfert d'un message verbal d'une langue à l'autre". Pour d'autres, les deux notions se recouvrent largement, de sorte que la traduction s'entend cette fois dans le sens élargi de " l'interprétation de tout ensemble signifiant à l'intérieur de la même communauté linguistique"⁴. U. Eco tient pour la première thèse : "interpréter n'est pas traduire"⁵, Steiner, de même que les autres représentants du courant herméneutique, tiennent pour la seconde : " *Après Babel* postule que la traduction est formellement et pragmatiquement implicite dans *tout* acte de communication(...). Entendre une signification, c'est traduire"⁶.

R. Jakobson défend également la thèse que Schleiermacher qualifiait de " traduction généralisée" et en vient même à lui associer trois acceptions distinctes. " Nous distinguons", écrit-il " trois manières d *interpréter* un signe linguistique selon qu'on le *traduit* dans d'autres signes de la même langue, dans une autre langue ou dans un système de symboles non linguistique"⁷. Au premier sens la traduction est dite *intra-linguale* et s'entend d'une reformulation (*rewording*); le deuxième sens est l' acception classique d'un transfert de sens *inter-lingual* ("traduction proprement dite"); quant au troisième, il vise une opération de *transmutation* intersémiotique (mise en musique d'un livret de théâtre , par exemple).

Il y a d'excellentes raisons philosophiques d'adopter la thèse herméneutique en faveur du sens élargi de la traduction; nous nous y rallierons et nous y ferons largement écho. Mais U. Eco et les partisans du sens restreint ne désarment pas pour autant : si toute traduction implique une interprétation, l'inverse n'est pas exact, soutient-il. La catégorie englobante est celle de l'interprétation, et la traduction n'en est qu'une variante, à côté notamment de la définition, de la paraphrase, de l'imitation, de la parodie avec lesquelles elle ne s'assimile pas, sans parler des diverses formes de transformation intersémiotiques.

Ces premiers débats font entrevoir la complexité des questions qui se posent ainsi que l'ampleur du champ sémantique qui se développe autour de la notion générique du " comprendre" ⁸ : interprétation et traduction, sans doute, mais aussi reproduction, transcription, reprise, calque, version, transcodage, exécution, représentation, mise en scène, paraphrase, définition, reformulation, commentaire, adaptation, imitation, transformation, transposition, remaniement,

⁴ En ce sens, P. RICOEUR, *Le paradigme de la traduction*, in *Le Juste 2*, Paris, Editions Esprit, 2001, p.125.

⁵ *Op.cit.*, p.265 s.

⁶ G. STEINER, *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, traduit par L. Lotringer et P.-E. Dauzat, Paris, Albin Michel, 1998, p.17.

⁷ R. JAKOBSON, *Aspects linguistiques de la traduction*, in *Essais de linguistique générale*, traduit par N. Ruwet, Paris, Editions de Minuit, 1963, p. 79.

⁸ Cf. M. van de KERCHOVE et A. WEYEMBERGH, *La transposition des normes européennes: transferts de sens et de pouvoirs, à paraître.*

pastiche, parodie, plagiat. Et puis encore, au chapitre des transferts culturels des vocables et des oeuvres : transplantation, greffe, acclimatation, incorporation, importation, intégration, migration, emprunt, inspiration, dialogue, réception, comparaison, réception, tradition...

Rien n'interdit évidemment de baliser au cordeau ce champ conceptuel foisonnant en y taillant telles définitions nominales et conventionnelles qu'on voudra. S'il est vrai cependant que la langue est mouvement et que les significations sont plus historiques qu' intemporelles et fixées a priori, il paraît plus judicieux de prendre la mesure des multiples recompositions de ce champ au cours de la longue histoire de la traduction ainsi qu'en fonction des domaines sémiotiques considérés. Ce n'est qu'au terme de cet exercice qu'il devrait être possible de suggérer certaines orientations de sens.

Jalons pour une histoire de la traduction

La traduction remonte aussi loin que la parole elle-même. Dès que des groupes distincts sont entrés en contact, la communication traductive s'est développée, stimulée par les impératifs de la survie. Sans manuel ni théorie de la traduction; spontanément, pragmatiquement, comme lorsque Colomb débarquait sur le continent et se trouvait (par quel miracle ?) des traducteurs-interprètes pour communiquer avec les populations qu'il rencontrait.

Un des plus anciens témoignages de la pratique traductive est la pierre de Rosette offrant une version trilingue de législations sumériennes. Mais l'impératif reste pratique, et on ne trouve guère encore de réflexion sur la traduction. Même la Grèce qui, en tant de domaines, jette les bases de la théorie occidentale, reste ici en défaut. On traduit sans doute, dans le port du Pirée et aux frontières des cités, comme on change des monnaies, mais on ne pense pas la traduction. C'est qu'on est persuadé qu'il n'y a de *logos* qu'en langue grecque. Seuls les Grecs parlent vraiment; les autres - les barbares- en sont réduits au balbutiement. Leur baragouin ne saisit rien du *logos* qui ne s'énonce que dans les catégories de la langue grecque. Du reste, dans cette langue si riche, l'activité traductive ne reçoit pas de terme propre; *hermeneuein*, qui renvoie à l'interprétation en général, est le terme généralement utilisé pour dire le passage d'une langue à l'autre. Ou alors *hellenizein*, ce qui en dit long sur le sens de l'opération. Fièremment monolingues, les Grecs n'auront pas réussi à penser la différence des langues⁹.

Une mention à part doit cependant être réservée, dans l'univers grec, à la traduction en grec de l'Ancien Testament par la communauté juive hellénisée d'Alexandrie - entreprise immortalisée sous le nom de *Bible des Septante* ou encore, *La Septante*. Ce travail, qui s'étale du 3^e siècle au 1^{er} siècle avant notre ère, révèle l'importance de la langue grecque dans la culture de l'époque et porte

⁹ V° traduire in *Vocabulaire européen des philosophies*, sous la direction de B.CASSIN, Paris, Seuil, Le Robert, 2004, p. 1305.

les traces d'un vigoureux néo-platonisme que Philon célébrera au premier siècle. On peut y voir un exemple intéressant d'effacement de la version originale au profit de la traduction. Dans l'esprit de l'époque, *la Septante* passait pour une oeuvre "inspirée", on la tenait pour une seconde révélation, ce qui justifiait et homologuait à l'avance tous les écarts et toutes les licences à l'égard du texte original - tous les ajouts aussi, comme ceux qui émaillent le *Livre des Proverbes*, tout empreint de sagesse grecque. Alors que, d'habitude, c'est le traducteur qui s'efface devant l'auteur, et la traduction qui passe pour le calque de l'oeuvre première, ici c'est l'oeuvre dérivée qui est donnée pour l'authentique. Comme si l'Occident ne pouvait s'approprier ce morceau d'Orient qu'au prix d'un polissage scripturaire et d'une manière de naturalisation juridique. L'opération se répétera, du reste, avec la traduction latine de Jérôme (*La Vulgate*), que le Concile de Trente (1536) déclarera seule version authentique des Ecritures¹⁰.

Si la Grèce ne traduisait pas, Rome, en revanche, pratiquera la traduction à une échelle massive et livrera les premières réflexions théoriques à son sujet. Il n'est pas excessif de soutenir que la culture romaine, très largement inspirée de son modèle grec, ne s'est soutenue que de la pratique systématique de la traduction. Civilisation de conquérants, Rome aura vécu d'emprunts au plan culturel, expérimentant toutes les modalités de l'importation, depuis le pillage pur et simple jusqu'aux libres adaptations productrices d'oeuvres réellement nouvelles. Aussi le lexique latin de la traduction n'est-il guère encore fixé, et passablement ambivalent, désignant aussi bien la reproduction servile que la libre adaptation. Par ailleurs aucun de ces termes - *vertere, convertere, reddere, transferre, interpretari, imitari, translatare* - ne s'applique exclusivement à la traduction au sens de passage d'une langue à l'autre. Cicéron, par exemple, utilise *transferre* pour désigner aussi bien la création de métaphores que la traduction du grec, suggérant par là le lien intime entre écrire et traduire conçus comme deux modalités de création linguistique par glissements et échanges de significations¹¹.

Traducteur et écrivain lui-même, Cicéron entend poursuivre l'oeuvre grecque de dévoilement du cosmos dans un logos universalisé, tout en offrant une version littéraire latine conforme aux canons les plus exigeants de la rhétorique. C'est comme un orateur (*ut orator*), et non comme un interprète (*ut interpret*) qu'il traduit les Grecs¹². Horace lui fait écho dans son *Art poétique* : "*nec verbo verbum curabis reddere fidus interpret*" ("Prends soin de ne pas donner un mot à mot comme un fidèle interprète"). Il s'agit donc de produire un texte qui exprime les mêmes idées sans doute que l'original grec, mais rendues dans une forme originale satisfaisant aux exigences du latin classique.

S'autorisant de la distinction platonicienne du sensible et de l'intelligible, et plus tard du partage paulinien entre la lettre ("qui tue") et de l'esprit ("qui vivifie"), cette pratique de l'interprétation sera promise à un bel avenir. Persuadée

¹⁰ H. MESCHONNIC, *Poétique du traduire*, op.cit., p.33.

¹¹ *Ibidem*, p.38; v° *Traduire*, in *Vocabulaire européen des philosophies*, op.cit., p.1308.

¹² CICERON, *De optimo genere oratorum*, V, 14.

de pouvoir saisir le sens, comme le véritable trésor du texte - une âme inaltérable sous des enveloppes corporelles variées- elle n'hésitera pas à laisser tomber le corps de l'expression, cet encombrant signifiant qui ne peut qu'égarer. On comprend alors le lien intime qui réunit une attitude culturelle annexioniste et une pratique traductive platonicienne. Si traduire c'est s'approprier (ramener l'autre au même), cette opération ne peut réussir qu'au prix du sacrifice de la forme que l'étranger avait donné à ce sens supposé commun¹³. La fidélité au sens (donné pour universel, dans la sphère de la pure idéalité) se paie donc de l'infidélité à la lettre (ravalée au rang de l'accidentel, du particulier et du contingent). Mais c'est cette représentation qui s'avère elle-même trompeuse, car il n'est aucun sens qui ne se moule dans une forme. Dès lors, loin de libérer l'esprit de sa gangue matérielle, la traduction hégémoniste l'enferme dans les contraintes d' une autre langue. Et ces contraintes sont d'autant plus impératives qu'il s'agit de la langue propre, toujours considérée comme plus rationnelle, plus vraie, plus expressive que les autres.

La rencontre de Rome et du christianisme représente une autre étape importante de l'histoire de la traduction. D'une part, la nécessité de répandre sur la terre entière, dans l'esprit de la Pentecôte, la bonne nouvelle de la révélation et du salut du monde fait désormais de la traduction des Ecritures un impératif catégorique. La division babélienne est désormais surmontée et il n'est aucune langue qui ne résiste à la parole de Dieu lui-même. Une formidable impulsion à traduire s'empare, pour des millénaires, de l'Occident (on pense encore à l'oeuvre de Nida au XX^e siècle). Traduire serait désormais un acte de foi et une pratique missionnaire¹⁴.

Mais , d'un autre côté, le fait qu'il s'agisse ici de la traduction de textes sacrés allait nécessairement retentir sur la pratique traductive elle-même. Qu'il suffise de rappeler à cet égard la réticence juive à la traduction de la Thora et l'interdiction de traduire le Coran, dicté par Allah à Mahomet dans la langue arabe, qui prévaut très largement dans la religion islamique. En contexte chrétien , il y a , au contraire, obligation de traduire; mais au moins, la nature sacrée du texte allait-elle conduire à un plus grand respect de sa lettre.

Très représentatif de cette position est Saint-Jérôme, chargé par le Pape, en 384 de notre ère, de la première grande traduction latine de la Bible - une oeuvre désormais connue sous le nom de *Vulgate*, qui servira de support à toutes les traductions en langues vulgaires et qui restera la Bible officielle de l'Eglise catholique jusqu'au milieu du XX^e siècle.

Dans son *De optimo genere interpretandi* Jérôme convient que, s'agissant de traduire les Grecs, il applique la méthode de Cicéron : il traduit non pas *verbum e verbo*, mais *sensum e sensu*, n 'hésitant pas , comme Hilaire de Poitiers, " a capturer les idées dans sa propre langue par droit du vainqueur" (" *victoris iure*

¹³ A.BERMAN, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil, p.34.

¹⁴ M. de LAUNAY, *Qu'est-ce que traduire ?* Paris, Vrin, 2006, p.20.

transposuit"). En revanche, pour les Ecritures saintes, où même l'ordre des mots recèle des mystères qu'il s'agit de respecter, il convient d'inverser cette méthode et de faire justice à la lettre . Non sans doute un servile mot à mot, mais une recherche constante du rendu de la lettre porteuse du vouloir dire de Dieu lui-même. Il s'agit donc d'en revenir à l'*hebraica veritas*, par opposition aux licences que s'était autorisé *La Septante*. On témoignera ainsi de plus de respect à l'égard de la vérité révélée " qui ne fait qu'un avec le nom", et on s'assure ainsi que les livres traduits ne seront pas corrompus par leur transfert " dans un troisième vase" (" *in tertium vas transfusa*"). Jérôme, qui passera une partie importante de sa vie à Bethléem, aura ainsi beaucoup contribué à hébraïser la Bible, faisant évoluer d'autant le latin de son époque.

Mais la querelle entre la lettre et l'esprit ne date pas d'aujourd'hui tant il est vrai que les choix traductifs de Jérôme étaient, de son vivant même vivement critiqués par son contemporain saint Augustin qui tenait, lui, pour la sainteté de *La septante*, texte directement inspiré par l'Esprit saint et donc seul authentique. Tout sacrés soient-ils, les livres saints ne restent pas à l'abri de ces controverses, de sorte qu'on ne cessera de les traduire et de les retraduire.

Avec le Moyen-Âge, le centre de gravité de la pensée se déplace provisoirement vers le monde arabe où se déploie une très intense activité de traduction. Les textes scientifiques (Galien, Hippocrate, Euclide, Archimède), de même que la production philosophique (Platon, Aristote) sont traduits en arabe, après être passés par les Byzantins et le syriaque. Avicène et Averroès y puiseront leur terminologie , qui dès le X^e siècle, depuis Espagne, fera le chemin traductif inverse, en direction du latin cette fois. Comme l'écrit H.Meschonnic : " au XII^e siècle, une référence à Aristote suppose une traduction latine d'une traduction arabe, elle-même faite à partir du syriaque, qui traduisait du grec"¹⁵. Plus que jamais , l'Europe naît de la traduction.

Dans les réflexions médiévales , très denses sur les questions de langage, c'est le terme *translatio* qui devient central . Sa portée est fort large, qui recouvre trois formes au moins de transfert : " transfert d'un sens à un autre ou d'un nom d'une chose à une autre au sein d'une langue donnée; transfert d'un terme d'une langue à un terme équivalent d'une autre; transfert de culture ou de gouvernement d'une époque ou d'un lieu à un autre "¹⁶. La traduction au sens strict n'occupe donc qu'un secteur spécialisé au sein du vaste continent des déplacements de langues, d'idées et de savoirs.

Il appartiendra à Leonardo Bruni, au XV^e siècle, de donner son premier usage spécialisé au terme *traducere*. L'ironie est que cet emploi résulte lui-même d'une erreur de traduction dans un ouvrage intitulé... *De interpretatione recta* ! Ainsi, c'est une fausse lecture qui est à l'origine de l'histoire moderne de la traduction : se méprenant sur le sens d'une proposition des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle qu'il

¹⁵ H.MESCHONNIC, *Poétique du traduire*, *op.cit.*, p.39.

¹⁶ v° *Traduire* in *Vocabulaire européen des philosophies*, *op.cit.*, p. 1312.

traduisait, Bruni donnera au mot *traducere* le sens de version d'une langue à l'autre alors qu'en l'occurrence il visait plutôt l'action de " faire rentrer, importer".

En 1540, c'est Etienne Dolet qui introduira l'italianisme " traducteur" (et aussi "traduire" et " traduction") en langue française dans son ouvrage théorique *La manière de bien traduire d'une langue en l'autre*. Les termes de *translation* et de *translater* perdront désormais ce sens spécialisé, mais le garderont en anglais. Notons au passage que, quel que soit le terme utilisé, la profession de traducteur n'est cependant pas sans danger. E.Dolet l'apprendra à ses dépens, lui qui sera pendu et brûlé pour avoir suggéré la mortalité de l'âme en traduisant dans Platon " tu ne sera plus" par un très expressif " tu ne seras plus rien du tout". A peine introduite en français, la traduction avait déjà son premier martyr .

Au-delà de ces variations terminologiques s'amorce un mouvement important que Dante avait déjà inauguré : la promotion (par la traduction notamment) des langues vulgaires , chacune contribuant à sa manière, différenciée, à la culture universelle. Un formidable mouvement d'émulation (mais aussi de concurrence et de conflits) entre les langues nationales , parallèle à l'émancipation de l'individu, allait bientôt se développer, qui caractériserait toute la modernité occidentale. L'invention de l'imprimerie y apportera sa contribution , en accroissant considérablement la circulation des textes et des idées. Mais le premier livre imprimé sera néanmoins une Bible : la Bible de Mayence en 1455.

On sait combien la grande traduction de la Bible par Luther (entreprise qui s'étale de 1522 à 1534) a contribué à ce mouvement de diversification des langues nationales en donnant ses lettres de noblesse à la langue allemande. Le paradoxe est que le mot d'ordre de Luther, dans la ligne de Jérôme, était de pratiquer le retour à l'original en langue hébraïque; il ne reculait donc pas devant le mot à mot. Mais, ce faisant, il contribuait à revitaliser l'allemand , lui qui cherchait à rendre le texte " accessible à la mère dans son foyer et pour l'homme ordinaire" (*Lettre ouverte sur la traduction*, 1530). Aussi utilise-t-il souvent le terme " *Verdeutschen*"(rendre allemand, germaniser) pour qualifier son travail de traduction. Cette première grande traduction des textes sacrés en langue nationale allait beaucoup contribuer au basculement de la traduction du côté du lecteur-récepteur. L'esprit de chaque fidèle était désormais érigé en arbitre du sens, par-delà le monopole réservé aux autorités qui, elles, continueront à s'exprimer dans la langue des clercs, la latin universel.

Quelques décennies plus tard l'Angleterre connaîtra à son tour un événement comparable avec, en 1611, la très célèbre traduction de la Bible connue sous le nom d'*Authorized Version* ou *King James Version*) : une traduction " autorisée" par le roi Jacques. (On notera qu'une version précédente, celle de William Tyndale, parue en 1525, avait été interdite, et son auteur , brûlé et pendu, comme E. Dolet).

La France ne participe pas à ce mouvement de traduction de la Bible, mais, en 1549, J. Du Bellay publie sa bien connue *Défense et illustration de la langue française* : une autre manière de valoriser le génie national contre le monopole

du latin . Ici aussi est encouragée la traduction comme moyen d'affirmer son autonomie et sa puissance. Du reste, la traduction va se trouver bientôt au coeur d'une nouvelle querelle des Anciens et des Modernes. C'est qu'on traduit beaucoup dans cette France classique, et de la manière la plus libre. On paraphrase, on brode, on extrapole. Comme Rome le faisait avec la Grèce, la France absolutiste s'empare sans vergogne des trésors de l'Antiquité, transposant et s'appropriant sans trop de souci de l'exactitude . Malherbe, grammairien de Cour, se gausse de ce " goût du collègue" qui prétend s'en tenir au mot à mot. Et puis , ajoute-t-on, " nos oreilles sont aujourd'hui si délicates". Le " génie français," qui prend ses leçons à Versailles, exige clarté, concision, légèreté, logique, élégance, et ... pudeur. Mais tout le monde ne l'entend cependant pas de cette oreille et Ménage forgera le terme de " belle infidèle" pour qualifier les traductions , précieuses et raffinées, de Nicolas Perrot d'Ablancourt.

Au moment donc où , en Europe, la problématique de la traduction commence à s'affirmer dans le contexte de la concurrence des langues, sa pratique reste encore fort équivoque, ne cessant d'osciller entre conformité et déformation. A quoi s'ajoute le fait qu'à cette époque la notion d'oeuvre " originale" est encore loin d'être fixée, pas plus que n'est reconnue la notion de "droits d'auteur". Qu'il s'agisse de traduction interlinguale ou d'inspiration d'un texte à l'autre au sein de la même culture, les auteurs n'hésitent pas à puiser dans le bien d'autrui beaucoup plus que ce qui est toléré aujourd'hui. Sans compter que les exigences et les connaissances proprement scientifiques quant à la restitution exacte des oeuvres et leurs particularités linguistiques n'étaient évidemment pas aussi développées qu'aujourd'hui.

Il faudra attendre l'Allemagne romantique du XIX^e siècle pour donner à la problématique traductive toute son ampleur et son essor réellement moderne. De Herder à Hölderlin, en passant par Novalis, Goethe, Humboldt et les frères Schlegel, la traduction occupe une place décisive dans le champ culturel et littéraire allemand. A aucune autre époque de l'histoire, elle n'a fait l'objet de théorisations aussi originales, en même temps que d'une pratique aussi systématique et passionnée. Contre les prétentions universalistes et rationalistes de la France classique et impériale, l'Allemagne en appelle à un "autre" universel, diversifié, pluriel, qui passe par la voie de la traduction, ce que Antoine Berman, qui y consacre un essai pénétrant, appelle " l'épreuve de l'étranger"¹⁷. Ainsi s'exprime Schleiermacher, en 1814, devant l'Académie de Berlin: " Notre peuple, à cause de sa considération pour l'étranger et de sa nature médiatrice, paraît être destiné à réunir dans sa langue , avec les siens propres, tous les trésors de la science et de l'art étrangers, comme dans un grand ensemble historique au centre

¹⁷ A. BERMAN, *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984.

et au coeur de l'Europe. Cela semble être, en effet, la véritable finalité historique de la traduction à grande échelle"¹⁸.

Désormais traduire se dit *Übersetzen*, *Dolmetschen* étant définitivement cantonné à l'interprétariat. Mais le *Übersetzen* doit lui-même être pensé sur fond de transmission culturelle : *Übertragen*. Dans ces termes, la préposition *über* signale une tension, un dépassement vers un au-delà de soi. C'est précisément l'effet attendu de la traduction qui enrichit le même par la médiation de l'étranger. Il ne s'agit donc plus ici d'appropriation ou d'assimilation de l'autre, mais de sa médiation, entraînant la transformation du même : " Meurs et deviens", avait dit Goethe.

Telle serait donc la mission historique de l'Allemagne : faire entendre la voix étrangère et susciter ainsi l'émulation culturelle dans le concert de ce que Goethe encore appelait la *Weltliteratur*. Dans ce contexte, la traduction ne se limite plus au simple transfert de sens d'une langue à l'autre; elle stimule la vie générale de l'esprit en enrichissant autant la culture d'accueil que la culture d'origine. En participant à ce concert, chaque culture est appelée à surmonter ses limites et est ainsi assurée de se survivre. Ce processus de transformation culturelle porte un nom : *Bildung* à laquelle s'associent les idées de croissance, de maturation, d'élévation et d'émancipation.

Dans ces conditions, la traduction n'est plus cette tâche seconde et ancillaire vouée à la reproduction mécanique de l'oeuvre ; Novalis explique qu'elle pourrait bien se situer en amont du texte, le saisissant en l'instant de sa genèse, au moment où il tente de saisir l'idée qui l'anime. Et il n'est pas impossible que, s'emparant de cette forme primitive, de cette idée inchoative, elle la dise finalement mieux que l'original. Ainsi le Shakespeare de Schlegel pourrait bien être un "über-Shakespeare", plus fidèle aux potentialités qui sommeillaient encore dans son oeuvre¹⁹. Une bonne traduction accomplit l'oeuvre originale, en l'élevant à la hauteur de sa propre visée. C'est que, elle-même, l'oeuvre originale, n'était pas une totalité close, et surtout pas un travail achevé; elle se signalait, au sein de sa propre culture, par une étrangeté, un écart et comme un inachevement que la traduction ultérieure prendra précisément en charge.

Hölderlin, traduisant *Antigone*, appliquera ce programme à la lettre, et même un peu plus, confinant à l'extrême. Il cherchera à orientaliser Sophocle, lui prêtant une sauvagerie dyonisienne que son écriture classique n'aurait que partiellement refoulée et dont une traduction émancipée se doit de faire écho. Comme Icare, il prétendra s'approcher du feu du ciel, et, comme lui, subira le risque de la démesure.

Avec les romantiques allemands, la réflexion sur la traduction a atteint une radicalité qu'on ne dépassera plus. Loin de se cantonner à des urgences

¹⁸ F.SCHLEIERMACHER, *Des différentes méthodes du traduire*, traduit par A.Berman et C.Berner, Paris, Seuil (Points. Essais), 1999, p.91.

¹⁹ A. BERMAN, *ibidem*, p.172. Cf. cette lettre de Novalis à Schlegel : " Je suis convaincu que le Shakespeare allemand est à présent meilleur que l' anglais" (cité in *ibidem*, p.168).

pragmatiques de communication, elle participe de la *Bildung* culturelle généralisée, elle opère comme le truchement d'une littérature mondiale en voie de formation. Mieux encore : loin d'opérer aux seuls confins des langues étrangères, elle se fait valoir au coeur de la langue propre, comme cette différence créatrice qui assure sa capacité de dire réellement (sa *Sprachlichkeit*, ou capacité parlante).

Au XX^e siècle, la traduction se généralise et se diversifie à une échelle qui défie le commentaire. Son rôle de truchement de la communication se développe à la mesure et la vitesse de l'intensification des échanges internationaux. L'interprétariat des conférences apparaît à partir de 1919, d'abord consécutive, puis, au procès de Nuremberg, simultanée. Un engouement se fait jour pour les programmes de traduction automatique et d'importants budgets leur sont consacrés. La traduction se professionnalise et s'enseigne désormais dans les écoles et les universités; des manuels spécialisés et des publications multiples lui sont consacrés. Une importante réflexion théorique l'accompagne .

Au plan littéraire, le désenchantement du monde ne pousse plus à concevoir les oeuvres comme porteuses d'un *logos* universel, ni d'une révélation religieuse, ni d'une mission culturelle cosmopolitique. L'époque est marquée par une vision *esthétique*, au sens de la troisième critique kantienne : on ne présuppose plus un fondement transcendant du sens, on appréhende les oeuvres comme des éclats éphémères et partiels d'une vérité brisée, voire absente²⁰. Ce qui conduit la théorie traductive à prendre généralement parti pour le texte-source au détriment du confort du public-cible. Mais ce sont-là des options réservées à la traduction littéraire de qualité et aux théories qui leur font écho. Quant à la traduction de masse, celle des séries télévisées et des romans de grande consommation notamment, elle tend à se niveler et à s'aligner sur les standards de l'efficacité communicative, dans un monde en voie de *macdonaldisation* rapide.

Le champ sémantique du traduire .

Que nous aura appris ce trop bref survol historique ? La diversité presque infinie des figures de la traduction. La Grèce, fièrement monolingue, ne traduit pas; elle hellénise. Avec *La Septante*, on a une traduction qui se croit tellement "inspirée" qu'elle prétend se substituer à l'oeuvre originale. La culture romaine, quant à elle, n'existe que grâce à la traduction; une traduction hégémonique, cependant, et largement platonisante. Dès lors qu'on s'annexe la culture de l'autre, c'est qu'on croit pouvoir s'approprier son " sens" (*iure victoris*, par privilège de vainqueur) en faisant l'économie de sa forme. Dans l'univers chrétien, la traduction se fait militante et universaliste : sur les ruines de Babel il s'agit de proclamer, en toutes les langues, la bonne nouvelle du salut du monde. Mais comme on a affaire à des textes sacrés, la traduction revient, chez Jérôme et Luther, à un plus grand respect de la lettre. Avec la modernité individualiste et

²⁰ M. de LAUNAY, *Qu'est-ce que traduire ?*, op.cit.,p.27.

nationaliste, la diversité des langues est valorisée pour elle-même, et chacune rivalise dans sa prétention à dire l'universel. A ce jeu, la France classique l'emporte d'abord, renouant, au nom de son "génie" national, avec la traduction libre des romains. Mais l'Allemagne romantique lui succède, qui décline cette fois la traduction sur un mode cosmopolitique; la croissance de chaque culture (*Bildung*) passe par la médiation des oeuvres étrangères. Quant au monde contemporain globalisé, il pratique la traduction sur un mode industriel : à grande échelle, mais au risque de la standardisation, comme s'il était seulement question d'échanger des informations.

Au moins ce détour historique devrait-il nous permettre de revenir, mieux armés, au vaste champ sémantique formé par la nébuleuse des termes gravitant autour de la notion de traduction.

Une première leçon se dégage de ce parcours : la nécessité de dégager deux plans de réflexion, selon le niveau de profondeur ou de radicalité envisagé. Il y a, d'une part, ce qu'on pourrait appeler le niveau profond, ou fondamental, d'une herméneutique générale. Le niveau du *comprendre* qui s'entend aussi bien de l'*interpréter* que du *traduire*. On pourrait même soutenir qu'il s'agit ici de *pré-compréhension* (la *Vorverständnis* de Gadamer), qui est aussi bien *pré-interprétation* que *pré-traduction*. Il y va d'une saisie intuitive et quasi-immédiate, d'un préjugé fondateur. C'est à ce niveau que parviennent à se hisser les théories les plus fécondes de la traduction, comme les spéculations des romantiques allemands. A ce plan, il y a bien co-appartenance du *traduire* et de l'*interpréter*. Les deux termes ne se recouvrent pas pour autant, si, comme nous le soutenons, le premier intègre la possibilité persistante de l'échec et du malentendu, là où le second est entraîné sur la pente d'une entente de principe, toujours déjà assurée. Dialectique de l'interprétation et de la traduction, sous l'égide de la pré-compréhension, dont la première parle au nom du même, tandis que la seconde se fait le porte-parole de l'autre, y compris de cet autre que nous sommes à nous-mêmes. Dialectique aussi du connu (la rassurante "fusion des horizons") et de l'inconnu (la menace constante de l'intraduisible), de l'exécution assurée et de l'improvisation risquée. C'est à ce niveau profond que peut se développer la "théorie généralisée" de la traduction, dont parlait Schleiermacher, qui est interlinguale autant qu'intralinguale, et qui faisait écrire à Jakobson, dans la ligne de Peirce, que "le sens d'un mot n'est rien d'autre que sa traduction par un autre signe qui peut lui être substitué"²¹.

De ce niveau profond se distingue, d'autre part, le plan plus concret et plus superficiel, mais ô combien contrasté, des innombrables modalités pratiques du comprendre, répondant elles-mêmes à la très grande variété pragmatique des usages de la parole et du discours. C'est à ce niveau que se situe U. Eco lorsque, cette fois avec raison, il soutient la nécessité de distinguer la traduction (au sens

²¹ R. JAKOBSON, *Aspects linguistiques de la traduction, op.cit.*, p.79.

strict) d'autres activités telles que la reproduction, l'exécution, la paraphrase, la parodie, etc.

L'historique auquel nous nous sommes livrés a fait apparaître un continuum de dérivations d'un texte à l'autre, selon une échelle variable de fidélité à l'original, avec des seuils au-delà desquels on finissait par avoir affaire à "autre chose". D'un stade à l'autre se négocient des valeurs d'équivalence allant de la reproduction pure et simple à l'extrapolation la plus libre. A chaque étape, c'est aussi un usage distinct qui est fait du texte de départ, ce qui ne manque pas de rejaillir sur le niveau profond de la compréhension (interprétation /traduction) qu'on en donne. Du point de vue de la linguistique, ces différentes figures sont autant de formes de dérivation d'un texte à partir d'un autre que G. Genette étudie sous l'angle de l'hypertextualité et des palimpsestes²².

A l'une extrémité de ce spectre, on trouve le pôle de la "*reproduction(à l'identique)*". Ici, le transfert de sens poursuit un idéal de *transparence*. Appartiennent à ce registre le réseau des termes *copie, calque, reprise, transcription* (de l'oral à l'écrit, par exemple), *substitution, transcodage* (en alphabet morse, par exemple), *déchiffrement*, ou encore *version*. Dans chaque cas, s'insinue une idée d'automatisme qui suggère un traitement machinique dont la part de subjectivité et donc d'aléa serait réduite à rien. C'est sans doute le désir secret qui anime les concepteurs des programmes de traduction automatique, en toute méconnaissance de ce que parler veut dire.

Un cran plus loin sur l'échelle des libertés, on trouve la traduction au sens strict, passage d'une langue à l'autre dans la " fidélité" au message d'origine. Une connotation juridique encadre ici le travail du traducteur : nous attendons de lui qu'il " rende" les paroles de l'auteur traduit²³. Sans doute lui permet-on une certaine marge de jeu dans cet exercice - ici, le transfert de sens prend la forme d'une *transaction* - , mais encore s'agit-il de faire preuve de " bonne foi" dans cette restitution. Exprimée en termes plus formels, cette exigence déontologique pourrait se traduire en termes d'économie ou encore de réversibilité. C'est Derrida qui exprime ce principe d'économie : " Il faut que, hors de toute paraphrase, explication, explicitation, analyse, etc., la traduction soit quantitativement équivalente à l'original"²⁴. Sans doute, les particularités de chaque langue interdisent-elles d'exiger une stricte équivalence de signes ou de pages; au moins faut-il que le nombre de mots soit approximativement égal. Quant au principe de bon sens de la réversibilité, c'est U. Eco qui en donne la formulation la plus nette : " le texte B dans la langue Bêta est la traduction du texte A dans la langue Alfa si, en retraduisant B dans la langue Alfa, le texte A2

²² G.GENETTE, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982, p.7 s.

²³ A.BERMAN, *La traduction et la lettre, op.cit* .p.40 : "Contrat fondamental qui lie une traduction à son original. Ce contrat - certes draconien- interdit tout dépassement de la texture de l'original".

²⁴ J.DERRIDA, *Qu'est-ce qu'une traduction "relevante" ?* , Paris, L'herne, 2005, p.22.

obtenu a en quelque sorte le même sens que le texte A" ²⁵. Bien entendu, ce critère de réversibilité (tout comme, du reste le principe d'économie) demande-t-il d'être utilisé avec souplesse, en se limitant pas, comme dans la communication la plus ordinaire (un bulletin météo par exemple), au seul niveau de l'équivalence lexicale. Plus un texte se complexifie, plus se raffinent les conditions de son énonciation, plus délicate sera la " négociation" que mènera le traducteur en vue de rendre non seulement le contenu du message mais la gamme, potentiellement infinie, des effets qu'il est susceptible de produire.

De la traduction (au sens strict) se distinguent ensuite les différentes variétés de l'*exécution* : *exécution (musicale)*, *représentation (théâtrale)*, *mise en scène*, *application (juridique)*. On ne se situe pas nécessairement à un stade ultérieur d'affranchissement à l'égard du texte de départ; on se meut plutôt sur un terrain différent, plus concret, plus opérationnel : le plan de la réalisation ou de l'effectuation d'une oeuvre qui, pour exister pleinement, demande ce geste second d'effectuation - la *mise en oeuvre* . C'est le cas des " arts à deux temps", comme la musique, dont les partitions demandent à être jouées, ou le théâtre, qui ne vit que d'une demi-vie tant qu'il ne s'incarne pas sur une scène²⁶; c'est le cas aussi des lois et règlements juridiques dont les dispositions ne prennent corps qu'au travers de l'application, jurisprudentielle ou contractuelle, notamment, qu'elles reçoivent dans la vie réelle. Les problèmes rencontrés ici sont-ils de traduction ? Oui, si l'on se réfère au sens profond du comprendre (niveau herméneutique fondamental de l'interprétation / traduction où la traduction nous éclaire sur le versant " risqué" du comprendre), mais non si l'on se situe au plan plus technique et plus pragmatique des différentes modalités de transfert du sens - encore que les problèmes soient souvent très voisins entre la traduction interlinguale et l'exécution dont il est question ici.

En revanche, on franchit plusieurs étapes sur l'échelle des libertés en abordant l'immense domaine de l'*adaptation*. On vise ici toute la gamme des *transformations* qu'une oeuvre peut subir lorsqu'elle est utilisée à d'autres fins que celles prévues par son concepteur ou lorsqu'elle fait l'objet d'une *transposition* dans un autre système sémiotique (un roman porté à l'écran, par exemple). L'idéal de *transparence* (stade 1 : la reproduction à l'identique), de même que la déontologie de la *transaction* (stade 2 : la traduction au sens strict), font place ici aux audaces de la *transformation*.

Dans cette catégorie on trouve d'abord un réseau de termes visant la *reformulation* du texte à des fins critiques ou scientifiques : *paraphrase*, *analyse*, *explication*, *élucidation*, *commentaire*. La *définition* fait également partie de cet ensemble, de même que la *vulgarisation*. Il arrive parfois que le traducteur, confronté à une difficulté apparemment irréductible, en soit réduit à faire appel à

²⁵ U.ECO, *Dire presque la même chose*, op.cit., p.68.

²⁶ H.GOUHIER, *Le théâtre et les arts à deux temps*, Paris, Flammarion, 1989, p.9 : " la sonate (est écrite) pour être exécutée... l'existence même de l'oeuvre implique deux temps, celui de sa création et celui de cette recréation qu'est... l'exécution".

la paraphrase explicative : c'est la fameuse *NdT* (*note du traducteur*) qui signe son échec au moins provisoire. Il est clair que personne ne tiendrait pour une "traduction" (au sens étroit) un texte qui se présenterait comme une longue paraphrase de l'original , ou qui remplacerait systématiquement tous les mots par leur définition lexicale. Les principes d'économie et de réversibilité cesseraient d'être respectés. De plus, dans une telle hypothèse, il est évident que le "traducteur" obtiendrait un tout autre effet que celui attendu du texte original. Tout se passe alors comme s'il cessait de jouer le jeu, qu'il renonçait au discours direct et adoptait la posture du critique et son discours " méta" - comme si, face à un jeu de mots intraduisible, il disait au lecteur " ici, il faudrait rire parce que, dans la langue de départ, tel effet de sens se produit..."

On aborde ensuite tous les termes qui évoquent les cent manières de *transformation* d'un texte qui, à la limite, ne constitue plus qu'une base d'*inspiration*. Figurent ici l'*imitation*, l'*actualisation*, l'*extrapolation*, les *variations*, la *transposition* (qui vise souvent le glissement intersémiotique ou, en droit, le passage d'un ordre juridique à un autre), la *recréation*, le *remaniement*. Le passage d'un genre littéraire à l'autre (du tragique au dramatique, par exemple, ou du poétique au romanesque) relève également de cette catégorie. S'y rattachent aussi les techniques de *versification* d'un texte en prose, et, à l'inverse, de *prosification* d'un texte en vers. En musique, on évoquera les techniques antithétiques de *réduction* (réécriture de la partition pour l'orchestre en vue de son exécution par un seul instrument, généralement le piano), et de l'*orchestration* (passage du piano à l'orchestre)²⁷. On a relevé, dans l'histoire de la traduction, de nombreux exemples de glissements, et parfois de dérives, en direction de ces sortes de libres créations.

Finalement, à l'extrémité du spectre on rencontre le *pastiche*, la *parodie* et même le *plagiat*, ce qui renoue la boucle avec la *copie*, utilisée ici à d'autres fins pragmatiques.

La métaphore (encore une traduction, bien entendu, et du meilleur aloi) de la *main* reflète bien la gamme des opérations de transfert de significations qu'on vient de déployer. Dans un sens, on peut dire que toute *traduction* est toujours " *de seconde main*" par rapport à l'original. Il ne s'agit pas pour autant de marchandise dépréciée ou bradée, tant il est vrai que le traducteur peut " *prêter main forte*" à l'auteur, après lui avoir attentivement " prêté l'oreille" et contribuer ainsi à revivifier son texte. L'*exécution*, quant à elle, suppose que l'oeuvre soit écrite ou jouée " *à quatre mains*", l'exécutant collaborant ainsi avec le compositeur ou l'écrivain à la réalisation d'une mélodie ou d'un texte qui restait encore dans les limbes. L'*adaptation* suppose, elle, quelque chose qui est de l'ordre du *remaniement* dont le degré d'audace, de réussite et de franchise peut s'avérer extrêmement variable. Enfin, avec le *pastiche*, la *parodie* et le *plagiat*

²⁷ G.GENETTE, *Palimpsestes*, *op.cit.*,p.439.

on entre dans le domaine de la *manipulation* : l'oeuvre d'origine fait l'objet de divers trafics inspirés par des fins plus ou moins honnêtes.

Cette cartographie succincte du champ sémantique des transferts de sens confirme également un enseignement qui se dégageait progressivement de notre historique : la situation médiane de la traduction (au sens strict) par rapport aux extrémités du spectre : la copie servile, d'un côté, et la libre adaptation de l'autre. John Dryden ne s'exprimait pas autrement dans la Préface de sa traduction de Virgile , publiée en 1697 : " J'ai jugé opportun de me tenir à égale distance des deux extrêmes que sont la paraphrase et la traduction littérale"²⁸.

D'autres métaphores se font également valoir. Dans l'ordre botanique, on a pu évoquer la *transplantation*, la *greffe*, l'*incorporation*. Dans l'ordre économique, on parle d'*importation*. Dans l'ordre politique, il sera question de *migration* et d'*intégration*. Mais, à la réflexion, tous ces termes relèvent d'une problématique culturelle générale qui englobe elle aussi la traduction au sens strict : la question de la *translation* des langues, des cultures et des oeuvres (l'*Übertragung* allemande, la *translatio* du Moyen-Âge) - vaste domaine qu'explorent notamment l'histoire culturelle et la littérature comparée. S'y développent toutes les questions des *emprunts*, des modes et des *modèles*, du *dialogue culturel* et de la *communication* entre les civilisations - toutes choses relevant d'une théorie de la *réception*. Celle-ci mettra notamment en lumière les effets d'*hybridation*, de *syncrétisme*, d'*harmonisation*, d'*uniformisation* qu'engendrent ces contacts entre les oeuvres et les cultures, mais aussi parfois les *rejets*, les *censures*, les *refoulements* et les *dénaturations* quelles entraînent. Il y a des oeuvres qui sont inaudibles pour une autre culture, parce que trop en avance sur elles, d'autres, au contraire, qui n'auront survécu que grâce à l'asile (culturel ?) dont elles auront bénéficié dans une culture d'accueil. Parfois la *migration* d'un thème ne sera tolérée que moyennant une assimilation euphémisante ou moralisante : ainsi par exemple le thème du *Petit chaperon rouge* de Perrault qui ne passera en Allemagne, sous la plume des frères Grimm, qu'au prix de l'ajout d'un *happy end*.

A ces passages horizontaux d'une culture à l'autre, qui relèvent de la *comparaison*, il faut encore ajouter les transferts historiques intergénérationnels qui relèvent de la *tradition* - par où l'on renoue avec les termes composés du préfixe " tra", au premier rang desquels la traduction, dont la problématique de la tradition nous rappelle qu'elle est d'abord et surtout interne à chaque langue et chaque culture (traduction au sens herméneutique profond, ici envisagée sous l'angle de l'historicité foncière du langage et donc du vieillissement inexorable des traductions - il est certaines traductions qui ne " passent" plus aux oreilles des contemporains, pas plus que certaines productions culturelles "étrangères").

Au coeur de cette problématique de la *translation*, la *traduction* au sens étroit joue son rôle, irremplaçable, mais non exclusif. C'est que la *transplantation* complète d'une oeuvre s'accompagne de toute une série d'autres opérations : des

²⁸ Cité par G. STEINER, *Après Babel*, op.cit., p.353.

commentaires en annoncent l'existence, des traductions partielles l'acclimatent, des critiques, des paraphrases, des imitations la suivent²⁹.

Peut-on dégager quelques éléments de synthèse de ce double parcours historique et sémantique? Sans doute pas de conclusion décisive (on sortirait alors d'une problématique traductive), mais néanmoins une série de distinctions utiles pour la suite.

1. La distinction entre traduction-produit, redevable d'une approche statique, et la traduction-processus qui fait justice à l'historicité du comprendre de même qu'au potentiel énergétique des oeuvres et des mots.'

2. La distinction entre traduction (d'écrits) et l'interprétation/interprétariat (de paroles).

3. La distinction entre un niveau herméneutique profond et un niveau sémantico-pragmatique de surface.

4. La mise en valeur, au plan herméneutique profond, d'une " précompréhension" spontanée , elle-même génératrice d'une dialectique entre un pôle de retour au même (interprétation) et un pôle d'épreuve de l'inconnu, d'expérience de l'altérité (traduction).

5. Le relevé, au plan sémantico-pragmatique de surface, d'un spectre d'activités hypertextuelles (dérivations d'un texte à partir d'un autre) allant des plus conformistes (reproductions) aux plus libres (adaptations). Sur cette échelle des libertés, la traduction (au sens strict) semble toujours avoir occupé une position médiane (parfois néanmoins au terme de violentes oscillations d'un pôle à l'autre). La prise en considération du but pragmatique poursuivi par l'activité envisagée constitue ici le critère pertinent de différenciation entre elles : ainsi, l'exécution d'une oeuvre se distingue nettement (et présuppose une autre précompréhension) de son commentaire, de son adaptation sur un autre support, ou de sa parodie.

6. La question du transfert de sens par la traduction s'intègre elle-même dans la problématique plus vaste des transferts culturels d'une civilisation ou d'une époque à une autre. L'histoire culturelle (avec sa théorie des rapports de forces) et la littérature comparée (avec sa théorie de la réception) prennent ici le relais des analyses linguistiques.

7. Un problème philosophique central se dégage de ces analyses et leur confère potentiellement une grande radicalité : savoir si la traduction peut-être dite "interne" (intralinguale) et pas seulement "externe" (interlinguale) . Persuadés qu'une réponse positive doit être donnée à cette question (c'est l'utilité du niveau herméneutique profond que nous avons dégagé), nous lui consacrons le chapitre suivant : "La traduction, interne d'abord et surtout".

Autrement dit, les choses se corsent !

²⁹ A.BERMAN, *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, Gallimard, 1995.

